

plus grande encore au langage figuré, ou aux *signes formés* qui ont l'avantage de s'adresser tout à la fois directement aux yeux par leur fixation à l'aide de l'appareil locomoteur sur des objets extérieurs et directement à l'ouïe par l'appareil de la phonation.

b. — *Expression mimique (faculté d'imiter, mimique de Gall.)*

Les personnes qui ont cette faculté très développée imitent les autres personnes dans la perfection. Non-seulement elles reproduisent leur marche, leur maintien, mais encore les traits et le caractère de leur physionomie. Cette faculté très développée fait les bons comédiens. (Voy. Gall, *ibid.*, t. V, p. 327.)

Le langage d'action, comme moyen d'expression des sentiments, est chez les individus comme chez les peuples associé à celui de la parole et se développe en même temps, l'un s'adressant aux yeux, l'autre à l'audition; aussi n'est-il pas exact que dans l'enfance des sociétés il ait précédé le langage oral et se soit manifesté le premier de tous; chez les individus en particulier, le cri, comme expression des sentiments, se manifeste avant les gestes. Pourtant, dans l'échelle des êtres, il existe déjà chez certains d'entre eux où la voix, ni la production d'aucun bruit, ne peut encore être manifestée.

Le langage d'action est celui par lequel nous traduisons nos pensées et nos sentiments au moyen des gestes, des attitudes et des mouvements du visage. Ce langage n'a aucun caractère de permanence; il est individuel, mais spontané. Il sert ordinairement à exprimer l'étonnement, la douleur, l'admiration, toutes les passions vives.

Chez l'homme, c'est un art tout entier que celui de la mimique, et si, dit Dugès, les pièces de théâtre nommées pantomimes ne prouvent point que les gestes, les attitudes, joints aux mouvements du visage, peuvent exprimer tout ce qui se passe dans l'esprit, du moins on y trouve la preuve que ce moyen d'expression convient à un grand nombre d'idées. Les gestes peuvent devenir plus expressifs encore s'ils représentent des mots et des lettres; mais c'est alors une sorte d'écriture plutôt qu'un véritable langage d'action, comme l'appelle Condillac. Nous sortirions de notre plan si nous voulions entrer ici dans des détails artistiques sur les différentes sortes d'attitudes et de gestes et sur leur signification; parler successivement de la pose, de la direction du corps, de la démarche, du mouvement des bras, des mains, des épaules, de la tête; ce serait répéter des choses connues.

La face est parfaitement organisée pour cette expression mimique,

et elle donne à chaque individu un caractère spécial qui constitue ce qu'on appelle sa *physionomie*. La peau très vasculaire de cette région, les muscles nombreux qui s'y insèrent, la mobilité très grande des yeux avec les larmes qui peuvent s'en échapper, les mouvements des lèvres et des sourcils sont tout autant de conditions qui nous expliquent pourquoi les impressions de l'âme se traduisent si facilement sur le visage.

c. — *Expression écrite ou langage figuré.*

On donne ce nom à un mode d'expression dans lequel les signes sont permanents et durables et non fugitifs et passagers comme dans les deux autres modes. Il résulte de l'association des premières facultés de l'entendement à celle d'expression; il est de création humaine, dû à l'éducation, et n'est point naturel, involontaire en quelque sorte, comme les précédents, ni associé à eux comme ils le sont entre eux; mais il a pour condition physiologique d'existence l'exercice répété de la faculté d'expression sous l'impulsion de l'entendement.

L'idée est une opération, un mouvement rapide comparé à une ondulation traversant la partie qui en est le siège et qui disparaît aussitôt. Comme toute réalité phénoménale et non substantielle, l'idée en soi est quelque chose que nous ne pouvons bien saisir qu'en la circonscrivant, la limitant, la terminant. De là l'expression *terme* pour désigner une *parole* ou signe oral; comme aussi *expression* pour indiquer que de phénomène intérieur ou cérébral elle est émise au dehors. Mais le terme, l'expression doivent être *saisis*, *fixés*, *concrétés*, sinon ils sont fugitifs et passagers comme le phénomène qui les a suscités: c'est en *fixant les mouvements* servant à l'expression ou *par des signes convenus rappelant les sons*, que les hommes réunis en société sont parvenus à créer un troisième mode d'expression qui implique toujours mouvement (*motus*), d'où le nom de *mot* pour désigner chaque signe, mais particulièrement ceux qui appellent les sons.

C'est en fixant les mouvements servant à l'expression, c'est-à-dire en représentant sur des objets extérieurs à l'aide du trait des signes ou mouvements individuels par des signes, qu'est né le langage figuré ou écriture symbolique, d'où est sorti le dessin, c'est-à-dire le trait ou contour, sans relief, ni couleur.

L'écriture symbolique a conduit à l'écriture hiéroglyphique ou système de figures et de peintures emblématiques, d'où est dérivée la peinture ou emploi des couleurs ajoutées au trait en teinte plate

d'abord et postérieurement complétée par le relief. (Voy. Gall, *ibid.*, *Talent de la peinture*, t. V, p. 75.)

L'écriture hiéroglyphique était plus compliquée que la symbolique, et comme l'écriture alphabétique, la signification des signes ne pouvait être reconnue que par l'enseignement traditionnel.

La décomposition de l'écriture symbolique ou signes représentant des mouvements a conduit graduellement à la création de l'écriture phonographique, tant syllabique qu'alphabétique, comme en sens inverse l'addition aux hiéroglyphes de couleur et d'ombre pour le relief conduisit à créer la peinture. L'écriture syllabique est celle dont les signes ou *lettres* sont isolés et représentent des sons simples qui sont les éléments du langage écrit; ces éléments, classés d'après un ordre de convention suivant les peuples, constituent l'alphabet, et combinés entre eux de diverses manières ils composent l'*écriture alphabétique* qui représente des sens composés.

L'alphabet et l'écriture alphabétique qu'il sert à composer remplissent l'important office de fixer les termes et de leur donner de la permanence, de les rendre à jamais durables. Le perfectionnement de ce système de signes a toujours été parallèle au perfectionnement de la civilisation.

De l'écriture symbolique ont encore dérivé physiologiquement la statuaire et l'architecture, qui ont précédé les hiéroglyphes et la peinture. Les deux premières sont, en effet, des modes symboliques d'expression, mais qui ne fixent pas et ne limitent pas les idées, comme l'écriture, ni comme les hiéroglyphes et la peinture. Ils laissent toujours prise davantage au vague des idées, ou suivant le langage des écoles, expriment mieux l'infini, tandis que les autres modes d'expression précisent et fixent les idées exprimant le fini.

### CHAPITRE III.

#### DU CARACTÈRE OU DES FACULTÉS D'EXÉCUTION.

Nous venons d'analyser les fonctions cérébrales qui donnent l'*impulsion* et le *conseil*; pour finir l'étude que nous faisons, il nous reste à parler du caractère proprement dit, d'où dépend immédiatement la réalisation finale de tout ce qui a été voulu d'après l'impulsion des instincts et préparé par le *conseil* qui résulte des opérations de l'entendement.

*Définition.* — On donne le nom de *caractère* aux facultés céré-

brales qui ont pour résultat la réalisation de ce que le sentiment nous a conduits à vouloir et l'esprit à concevoir.

C'est par suite de l'inégal développement entre le caractère d'une part, le sentiment et l'esprit de l'autre, que si souvent on est amené à reconnaître qu'il y a chez l'homme un abîme entre la conception et l'exécution. Il est très commun d'observer chez l'homme un grand développement des instincts qui nous font désirer une chose, des facultés intellectuelles qui font concevoir le plan le plus élevé de ce qui devrait être fait, avec absence de *courage* pour entreprendre, de *prudence* pour exécuter, et de *fermeté* pour accomplir. Il n'y a jamais eu de succès pratique sans un suffisant concours de ces trois qualités. Chacun de ces attributs est en lui-même aussi indépendant du *cœur*, ou ensemble des sentiments qui donnent l'impulsion, que de l'*esprit*, quoique son efficacité dépende beaucoup de tous deux. Son exercice direct est essentiellement aveugle et non moins disposé à assister les mauvais instincts que les bons, sous l'impulsion de la volonté qu'ils déterminent. Aussi beaucoup d'animaux nous surpassent en énergie, en circonspection ou en persévérance, et peut-être même pour l'ensemble de ces qualités, sans toutefois les utiliser autant que le permet notre supériorité intellectuelle et affective. La partie du cerveau dont ces facultés sont l'attribut est sa partie inférieure moyenne et latérale, en rapport surtout avec les nerfs des appareils de locomotion, en avant, et sur les côtés des organes des instincts de perfectionnement, d'ambition et sociaux, au-dessous des organes de l'intelligence. Le mot *caractère* est souvent aussi employé en physiologie pour désigner la manière d'être habituelle de l'ensemble des facultés cérébrales chez les différents individus, qui se résume (si l'on peut ainsi dire) en quelque sorte toujours par l'accomplissement des actes. C'est à ce point de vue que le médecin est appelé souvent à constater l'influence du physique sur le moral, de l'état normal ou morbide des viscères sur le *caractère*, c'est-à-dire sur les instincts avec lesquels ils sont en relation, et de là sur les manifestations extérieures auxquelles ils conduisent, d'une manière différente suivant les individus, et même d'une manière variable chez un même individu suivant les variations de l'état de l'organisme.

*Connexité des parties du cerveau qui président aux facultés d'exécution avec les autres organes.* — Il existe une intime connexité par l'intermédiaire des nerfs entre l'état des tissus et l'encéphale, puis surtout entre toutes les parties de celui-ci. Cette connexité ne se manifeste pas seulement par l'appareil d'expression qui fait dire que le caractère est triste ou gai selon les cas; mais encore par l'activité d'où émane l'entreprise des actions, puis la prudence et la

persévérance qui seule en assure le succès et qui font dire que le caractère est bon ou mauvais selon les cas et le but de ces actions. Quoique chacune des diverses facultés cérébrales soit susceptible d'agir séparément, la plupart des actes réels exigent le concours de plusieurs facultés, concours qui n'est guère méconnu actuellement qu'envers les facultés intellectuelles. Pourtant, il est manifeste que l'esprit n'est guidé que par les penchants personnels ou par les penchants sociaux ; quant il se croit libre il obéit seulement à l'égoïsme dont l'ascendant est plus naturel et plus facile que celui de ces derniers. En second lieu, l'esprit ne dépend pas moins du caractère que du cœur, car on voit tout aussi souvent l'avortement des facultés intellectuelles dépendre de l'impuissance du caractère (courage, prudence et persévérance), que de la mauvaise direction des sentiments et de l'insuffisance de l'esprit. Cette réaction des sentiments et du caractère sur l'intelligence est tout aussi prononcée que celle des fonctions végétatives ou de conservation individuelle et de l'espèce. Or on sait combien cette influence est directe, combien chacun se sent profondément ému et troublé intellectuellement par toute suspension ou trouble de l'ordre naturel de l'économie, tandis que d'immenses événements relatifs aux autres êtres (bruts ou organisés) s'accomplissent sans attirer les regards de la plupart des hommes et des animaux, tant qu'ils n'offrent pas de relation directe ou indirecte avec leur vie réelle.

Tandis que la partie du cerveau qui préside à l'intelligence est en rapport par les nerfs sensitifs avec les organes des sens qui permettent d'apprécier les objets extérieurs, la partie qui préside directement aux actes est en rapport par les nerfs moteurs avec l'appareil de la locomotion, qui permet d'agir ainsi sur les objets extérieurs et de les modifier. L'action de ces parties du cerveau participe ainsi aux vicissitudes et à la périodicité du jeu des appareils externes de la vie animale. Les instincts au contraire qui relient les deux autres parties de l'encéphale offrent une continuité d'action bien plus prononcée et qui se rattache à celle des appareils de la vie végétative tant nutritifs que reproducteurs, par l'intermédiaire du grand sympathique et des autres nerfs viscéraux, comme le pneumogastrique.

#### § I. — Du courage.

Cette qualité offre de grandes différences suivant les individus. L'expérience journalière montre qu'elle se manifeste souvent dès le bas âge, sans être animée par l'exemple et même en dépit de l'éducation par laquelle on s'efforce souvent de la comprimer. Que

l'on ne dise pas que tous les soldats d'une même armée ont le même courage, et que l'on peut faire naître à volonté cette qualité ; quand elle est peu développée, il en résulte la *poltronnerie*.

Descartes définit le courage une opération qui dispose l'âme à l'exécution des choses qu'elle veut faire, de quelque nature qu'elles soient ; elle devient hardiesse ou témérité lorsqu'elle dispose à l'exécution des choses qui sont les plus dangereuses. Il y a autant d'espèces de courage, dit-il, qu'il y a d'objets sur lesquels on veut agir et autant qu'il y a de sentiments qui nous conduisent à vouloir. C'est à ce dernier groupe que se rattache le courage dit émulation, inspiré par l'orgueil ou la vanité.

L'objet de la hardiesse est la difficulté à vaincre, qui peut conduire à la crainte et au désespoir, par affaiblissement de la faculté de courage ; la cause en est le sentiment de la conservation personnelle ou l'espérance du succès, mode particulier d'émotion des instincts qui conduit à s'opposer avec vigueur, dit Descartes, aux difficultés qu'on rencontre.

La lâcheté est directement opposée au courage ; c'en est une langueur, une insuffisance qui empêche de se porter à l'exécution des choses qu'on ferait dans le cas de développement normal de cette faculté.

La peur ou l'épouvante, qui est contraire aussi à la hardiesse, diffère de la lâcheté en ce que ce n'est point seulement une insuffisance naturelle ou un affaiblissement momentané du courage, mais un trouble, une émotion, dite étonnement ou surprise, qui enlève aux instincts toute régularité d'action et leur enlève le pouvoir de donner une impulsion régulière aux facultés intellectuelles et au caractère.

#### § II. — De la prudence.

Cette qualité (*circospection*, *prévoyance* de Gall) était nécessaire à l'homme pour prévoir certains événements, pour pressentir certaines circonstances et pour se prémunir contre les dangers. Sans elle, l'homme et l'animal ne vivraient jamais que dans le présent, sans être capables de prendre aucune mesure dans l'avenir. Mais cette disposition est dispensée d'une manière très inégale aux différents individus qui composent notre espèce. C'est du reste dans l'ouvrage de Gall qu'il faut rechercher les caractères de cette faculté (t. IV, pag. 316-332 et pag. 366-373) dont la description nous entraînerait trop loin, malgré tout l'intérêt qu'elle offre à être observée soit dans le cas où elle est très développée (*circospection*), soit dans les cas où elle est naturellement insuffisante